

22 AOÛT > ROMAN France

Princesses aux petits rois

A l'aube du règne de Louis XV, les cours de France et d'Espagne imaginent, pour mieux cesser de se faire la guerre, de marier leurs enfants. C'est *L'échange des princesses*, le nouveau roman « historique » de Chantal Thomas.



C'est une toute petite île. A peine une langue de terre posée sur la Bidassoa par où la France devient Espagne, à moins que ce ne soit l'inverse. Aujourd'hui encore, l'île des Faisans se partage entre les deux souverainetés. Le 9 janvier 1722, il n'était plus question d'erreur mais que de vérité, au-delà comme en deçà des Pyrénées. Sur la petite île pa-voisée d'importance, les deux royaumes achetaient à grands frais la paix en s'offrant leurs enfants. Deux petites princesses s'en allaient chacune, outre frontière, vers son destin.

La première, Maria Anna Victoria, a 4 ans. C'est l'Infante d'Espagne, fille de Philippe V. Elle est promise par la « grâce » d'une idée singulièrement machiavélique de Philippe d'Orléans, Régent du royaume de France, au jeune roi Louis XV, de sept ans son aîné. La seconde fait le chemin en sens inverse. C'est Mademoiselle de Montpensier, 12 ans, la fille du Régent. A elle, c'est le royaume d'Espagne qui s'offre via son union avec le prince des Asturies, 14 ans quant à lui, futur héritier du trône. Chez ces gens-là, le mariage, soumis aux variations saisonnières et consanguines de la diplomatie, n'attendait pas le nombre des années...

Cet échange de bons procédés de deux princesses, deux enfants, entre deux royaumes cousins qui ne savent se faire que de telles grâces ou bien la guerre, c'est *L'échange des princesses*, le nouveau roman de Chantal Thomas. Laquelle, on le sait désormais, ne chante jamais si clair, si juste, si bien, que dans son arbre : le XVIII^e siècle, Versailles et son pandémonium féérique et tragique. Après *Les adieux à la reine* (Seuil, 2002, prix Femina), après *Le testament d'Olympe* (Seuil, 2010), après *Les noces de l'enfant roi*, le beau spectacle qu'elle écrit pour Alfredo Arias en 2006, construit déjà sur le même argument, la voilà de retour chez elle. Et plus en forme que

ULFANDERSEN/SEUIL



Chantal Thomas

Chantal Thomas, on le sait, ne chante jamais si clair, si juste, si bien, que dans son arbre : le dix-huitième siècle, Versailles et son pandémonium féérique et tragique.

jamais, c'est-à-dire là exactement où se rejoignent la rigueur qu'exige la reconstitution historique et la fantaisie allègre qu'elle prête aux temps alors qu'elle n'est que la signature de son si singulier talent. Nulle lourdeur néoclassique en ces pages, mais plutôt une fascination (où la répulsion n'est pas toujours absente) pour cette société qui semble déjà ne plus tenir qu'à son sens du rituel poussé à l'extrême. Ce bal masqué, ce théâtre d'ombres s'apprête à basculer dans sa nuit...

Il le fait en offrant l'enfance en ultime victime sacrificielle. « Et si s'annonçait le règne des enfants ? Si Louis et Mariannine au pouvoir allaient amener la libération des enfants ? Les enfants pauvres, les

derniers des humiliés, exploités, affamés, battus, en premier comme dans la parole de l'Evangile. Le vent est froid, l'obscurité totale. [...] Les petites fileuses, ravaudeuses, aux yeux qui pleurent, gardiennes d'oies jamais lavées, lavandières aux mains gercées, la cohorte malmenée, matraquée, fouettée, piétinée, pourchassée des mendiants et mendiante, ils rêvent les yeux ouverts dans le noir. »

Chantal Thomas nous invite à les rejoindre. Cela ne se refuse pas.

OLIVIER MONY

Chantal Thomas

L'échange des princesses

SEUIL

TIRAGE : 40 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 324 P.

ISBN : 978-2-02-111913-8

SORTIE : 22 AOÛT



9 782021 119138

29 AOÛT > ROMAN France

La tangente

Arnaud Cathrine signe l'un de ses plus beaux romans, *Je ne retrouve personne*. Une histoire de famille, d'amour et d'identité.



L'expression « petite musique » semble être faite pour lui. Plus que jamais avec *Je ne retrouve personne*, son nouveau roman qui s'annonce trois ans après *Le journal intime de Benjamin Lorca* (Verticales, repris en Folio), Arnaud Cathrine arrive à creuser

les émotions et les fêlures. À évoquer les relations entre les êtres et la vie qui nous bouscule.

Aurélien Delamare est un romancier de 35 ans qui a déjà publié six romans. Le dernier, qu'il aurait pu ne pas écrire et dont il n'est pas très fier, vient de sortir. Son frère Cyrille, son aîné de trois ans, documentariste toujours « coincé » par ses tournages, a besoin de lui. Pharmaciens en retraite à Nice, leurs parents ont décidé de mettre en vente la maison familiale de Villerville où ils ne passent plus qu'un mois l'été et où leurs fils ne vont plus guère.

« Aurèle » reprend donc le chemin de son village natal. Et de la « villa » en front de mer où il a grandi « et toujours vécu les yeux secs, dents serrées ». À l'intérieur, il trouve une odeur d'humidité, des vieux livres, des VHS et une chaudière en panne. L'écrivain n'est pas au mieux de sa forme. Il ne



Arnaud Cathrine
CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD

se remet pas de sa séparation avec Junon, sa compagne qui voulait un enfant. Enfant dont il ne voulait pas et qu'elle a eu sans lui. Le voici seul à Villerville, en arrière-saison, où les magasins sont fermés le lundi. De la cave paternelle, il extrait d'abord un château margaux 2005 qui l'aide à tenir le coup tandis qu'il repense à Duras et relit les *Papiers collés* de Perros. L'émis-saire de l'agence immobilière chargée de faire une estimation s'avère être une vieille connaissance.

Fils d'ouvrier, Hervé Mallet était son « meilleur

ennemi » d'alors. Quand Aurélien se sentait écrasé et dominé au quotidien. Trop frêle et trop fragile. Marié avec des enfants, sanglé dans un costume mal ajusté, Hervé lui apprend la mort d'un autre acolyte de l'époque, Benoît Dehais. Aurélien sait qu'il « n'y a pas de bon vieux temps (...) il n'y a que du temps révolu ». Au lieu de se plier à la promotion de son livre, il décide de prendre le large, la tangente. Très vite, cet homme dont l'un des romans s'intitule justement *Le provincial*, comprend qu'il est d'ici. Que Paris n'est au fond qu'une ville « d'adoption ». Si ses relations avec Cyrille restent tendues, il trouve du réconfort lorsqu'il croise Irène, rhumatologue qui connaît son travail. Où lorsqu'il accepte de garder pour les vacances la petite Michelle, la fille de Junon dont il est le parrain de cœur...

Arnaud Cathrine, dont *Nos vies romancées*

(Stock, 2011) ressort au Livre de poche, a un sens inné du climat et du flottement. Une manière très particulière de sublimer la mélancolie, d'évoquer les blessures et les doutes. D'une rare subtilité, sa petite musique est de celles qu'on n'oublie pas. ALEXANDRE FILLON

Arnaud Cathrine

Je ne retrouve personne

VERTICALES

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 17,90 EUROS ; 240 P.

ISBN : 979-2-07-013785-5

SORTIE : 29 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN France

Voies d'eau

Sur les traces d'un audacieux nageur, **Jean Rolin** arpente le golfe Persique en passeur de frontières.



Tenter de traverser le détroit d'Ormuz à la nage, l'idée est plus saugrenue (et déraisonnable) encore que sillonner Los Angeles sans voiture, défi que, dans *Le ravisement de Britney Spears*, l'espion narrateur (double fantasmé fictif de Jean Rolin) relevait haut la main. Cette fois-ci, on ignore au début du livre si le projet de parcourir depuis les côtes iraniennes et en son point le plus étroit – un peu moins d'une cinquantaine de kilomètres –, le bras de mer qui relie le golfe Persique et la mer d'Oman, le boulevard du pétrole, voie stratégique aussi bondée que sous tension, a été mis à exécution puisque l'intrépide candidat à la performance, un dénommé Wax, s'est volatilisé mystérieusement. Voilà donc, à l'automne 2012 à Bandar Abbas, le narrateur d'*Ormuz*, à qui l'aventurier nageur avait confié quelques mois plus tôt une mission rémunérée de repérage et la charge d'écrire le « grand récit » de son exploit, en train d'échafauder des hypothèses et de reconstituer l'enchaînement des événements.

A ce stade, le lecteur a le choix entre se précipiter sur une carte de la région pour rafraîchir ses connaissances géographiques (aviez-vous déjà entendu parler des îles d'Hormoz, de Qeshm ? De Larak ? d'Hengam ?) ou suivre « à l'aveugle » l'éclaireur Rolin dans ces parages soumis à d'incessantes frictions, l'Iran et ses gardiens de la Révolution, pratiquants de la « guerre navale asymétrique », menaçant régulièrement de bloquer le détroit, sous la surveillance rapprochée de la flotte occidentale. Pour notre part, nous avons choisi la deuxième option. Car on peut lui faire confiance, Jean Rolin, en romancier du territoire, a déjà scruté pour nous toutes les cartes disponibles de la zone, avant de s'immerger dans les eaux chaudes du détroit ou de monter à bord de la frégate anti-aérienne *Cassard* de la marine nationale. Et on peut dire que l'écrivain reporter est dans son élément : des ports, des plages, des bateaux..., les rives d'Ormuz concentrent tout ce qui excite la passion maritime de Jean Rolin, comble son goût du littoral et des frontières, son tropisme aquatique (voir *Terminal Frigo* ou *Chemins d'eau*, l'un de ses premiers récits publié en 1992 et réédité récemment à La Table ronde). Le narrateur dont l'une des tâches préparatoires a consisté à répertorier tout ce qui est « le plus

proche du détroit d'Ormuz » (il y aura un crocodile australien, une ligne de métro à Dubai, un léopard des neiges...) s'attache avec la même précision maniaque à décrire les embarcations de toutes espèces croisant au large : destroyers, pétroliers ravitailleurs, croiseurs, vedettes, ferries, frégates, cargos et autres « boutres de pêche »... Tandis que Wax, le « héros » de l'opération, a, lui, hérité de la vieille marotte ornithologique de l'écrivain et peut « reconnaître un goéland de Hemprich ou un phalarope à bec étroit ». Le roman accumule ainsi méticuleusement les détails les plus pointus tout en laissant autour des personnages comme une zone de brume qui rend flous leur passé et leurs motivations. On a oublié de préciser : le mélange entre planification et improvisation, rigueur et amateurisme qui est la marque de ces pérégrinations est absurde-ment drôle, irrigué de bout en bout par ce sentiment de « bienveillante étrangeté » que Jean Rolin partage avec ses alter ego romanesques.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Jean Rolin

Ormuz

P.O.L

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-8180-1411-0

SORTIE : 22 AOÛT



14 AOÛT > ROMAN France

Courage, fuyons

Arnaud Dudek relève le défi du deuxième roman.



Dans la famille Hintel, les hommes sont de drôles de zèbres. Joseph, le dernier, est un adolescent surdoué et hacker qui signe Che66 et commet quelques forfaits qui lui vaudront descente de police, mise en examen et notoriété médiatique. Serait-il, de surcroît, gay ? Toujours est-il que ses talents de fouineur lui seront fort utiles lorsque, en compagnie de son oncle Simon, plaqué par sa jeune maîtresse Marie après une calamiteuse présentation « officielle » aux parents, il se lancera sur les traces de Jeanne, le grand amour de son père, David. Propriétaire d'un magasin d'ordinateurs, celui-ci s'est suicidé le 4 septembre 2001. Jusqu'à présent, personne ne connaissait la raison de cet acte désespéré. Maintenant, Joseph et Simon la découvrent. Jeanne a péri dans un accident de voiture à l'âge de 24 ans, et David ne s'en est jamais consolé. Il faut dire qu'il était déjà fragile psychologiquement : son propre père, Jacob, marié à Françoise, avait décidé un jour, en 1976, de tout plaquer, famille comprise, de s'enfuir et de changer de vie. Il a fini agent d'entretien dans un collège de province, ne s'est jamais occupé de son fils, et en conçoit au-

jourd'hui quelques remords. Il ignore que David n'est plus de ce monde. Jeanne, elle, a laissé un journal émouvant, retrouvé après sa mort, où elle raconte sa brève histoire d'amour...

Cette saga, si particulière, des Hintel est contée de façon éclatée, arborescente presque, en brefs chapitres centrés sur un personnage, l'un après l'autre et dans le désordre chronologique. Le récit, en revanche, est minutieusement scandé par des détails notés avec une maniaquerie (les dates et les heures, par exemple) qui accentue le côté décalé de l'entreprise. Après une fin en queue de poisson sur un « *tout est encore possible* », Arnaud Dudek a rédigé un petit envoi sympathique, où il raconte son bonheur lors de la publication de son premier roman, *Rester sage* (paru chez Alma en 2012), que l'on avait bien aimé. Avec humour et modestie, ses vrais *Fuyants* lui permettent de franchir le cap redouté du deuxième roman.

Quant à la suite, puisque Arnaud Dudek nous dit qu'il « *adore les surprises* », qu'il n'hésite pas à se surprendre lui-même en écrivant un troisième roman encore plus farfelu que celui-ci.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Arnaud Dudek

Les fuyants

ALMA ÉDITEUR

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 132 P.

ISBN : 978-2-362-79-064-5

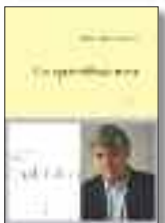
SORTIE : 14 AOÛT



21 AOÛT > ROMAN France

La tragédie, c'est gratuit

Sorj Chalandon revient avec un roman qui parle de théâtre et de guerre, surtout de guerre.



Bon, autant le dire tout de suite : ce roman est piégé. Une histoire de mise en scène d'Anouilh dans le Liban en guerre, *Antigone* jouée par des représentants des diverses communautés, soit. On envisage quelque chose entre *Valse avec Bachir* pour le décor et le traumatisme et *La visite de la fanfare* pour la petite musique et l'amitié entre les peuples. Le narrateur est un jeune idéaliste français qui laisse derrière lui femme et enfant pour se rendre au Liban à la demande d'un vieil ami. Celui-ci, héros de toutes les épopées du XX^e siècle de son état, non content d'avoir perdu ses parents à Auschwitz et combattu la dictature des colonels en Grèce, veut comme fait d'armes ultime monter ladite pièce au milieu de Beyrouth, en 1982. Rien ne manque : jeune homme naïf à la larmichette facile, vieux sage sur son lit de mort expliquant que la violence ne résout rien, le tout mâtiné de remarques brechtiennes sur le théâtre comme arme politique. O pouvoir immense de l'art littéraire ! En route pour Beyrouth, vous allez voir que les miliciens vont poser leur

kalach et se tomber dans les bras en pleurant de joie. Ben oui. Mais non, en fait. C'est là que ça devient, non pas intéressant, mais terrible. Le vieux sage crève de son cancer. Le jeune gauchiste ne comprend rien à rien, réunit la troupe, tombe amoureux de la belle Antigone, se prend des bombes au phosphore dans les yeux en voulant mettre à l'abri une petite fille mutilée. Découvre Chatila à l'aube du massacre, en cherchant son Antigone. De là, plus de théâtre. C'est un voyage sans retour, où prend sens l'écriture syncopée de reportage. « *La tragédie, c'était gratuit. C'était sans espoir, ce sale espoir qui gâchait tout* », disait Anouilh. Sorj Chalandon n'a pas fait semblant de comprendre. Il n'est pas homme à réfléchir, deux romans d'affilée, sur la trahison pour se reposer ensuite avec une histoire de colonie de vacances thème théâtre, quitte à changer de décor. Non. A travers ce personnage, qui de papa gâteau devient milicien apatride, il suit le même chemin que dans ses précédents livres, sur le fil de rasoir qui sépare le fragile bonheur humain de la folie destructrice du monde. FANNY TAILLANDIER

Sorj Chalandon

Le quatrième mur

GRASSET

TIRAGE : 30 000 EX. (PROVISoire)

PRIX : 18,90 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-246-80871-8

SORTIE : 21 AOÛT



21 AOÛT > ROMAN France

Rivière sans retour



Le 2 août 2010, à Shreveport, dans le nord-est de la Louisiane, six adolescents se sont noyés dans la Red River qui borde la ville. Aucun d'entre eux ne savait nager. Chacun d'eux était noir.

Parfois, certains faits divers

sont bien plus que des faits divers. Ce sont des miroirs tendus à notre monde pour savoir comment il va et pourquoi il ne va plus. Libre alors à qui sait le regarder d'en faire ce qu'il veut. Pour la journaliste et romancière **Judith Perrignon**, avec *Les faibles et les forts*, ce sera un requiem pour des innocents et un chant de colère. Le livre est porté tout du long de ses 160 pages par une ferveur désolée, une capacité d'incarnation qui peut aller jusqu'à rappeler le Mailer du *Chant du bourreau*. Judith Perrignon fait tour à tour défiler sur le devant de la scène chacun des protagonistes du drame (qui se noue dès les premières pages par une descente de police aussi musclée qu'humiliante) : grand-mère héritière malgré elle d'une longue tradition d'exploitation, mère célibataire, fille qui cherche en vain un chemin différent. Les pères sont absents et les fils aimeraient ne plus tarder à les imiter. Il y a derrière tout cela comme dans toute tragédie autant d'amour que d'incompréhension. Au cœur du livre, un flash-back vers l'aube de la lutte pour les droits civiques afin de mieux comprendre pourquoi, soixante ans plus tard, les Noirs ne savent toujours pas nager...

De Judith Perrignon, on savait sa capacité à interroger le réel et quelques-uns de ses grands

témoins. Elle met ici ce sens minutieux de l'observation (qu'on pourrait aussi appeler l'empathie...) au service d'une fiction vibrante de douleur. Une leçon de ténèbres sur fond de soul music. a. m.

Judith Perrignon

Les faibles et les forts

STOCK

TIRAGE : 6 500 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-234-07157-5

SORTIE : 21 AOÛT



RECTIFICATIF



Arnaud Rykner

La photo d'Arnaud Rykner, qui publie au Rouergue *La belle image* le 21 août 2013, présentée en page 53 de LH 956 du 31.5.2013, est en fait celle d'Austin Ratner, auteur d'un premier roman, *As-tu jamais rêvé qui tu volais ?*, publié chez Calmann-Lévy. Nous prions les auteurs, les maisons d'édition et nos lecteurs de nous excuser.

26 AOÛT > ROMAN France

Requiem pour un voyou

Philippe Jaenada revisite à sa manière la trajectoire de Bruno Sulak.



Bruno Sulak, descendant d'immigrés polonais, fils de Marcelle et de Stanislas, légionnaire en Afrique du Nord, est né à Sidi Bel Abbès, Algérie, en 1955. Sous une mauvaise étoile, apparemment. Puisqu'il finira sa courte vie le 29 mars 1985, à la Pitié-

Salpêtrière où il avait été transporté dix jours auparavant suite à un « accident » survenu lors de sa tentative d'évasion (une de plus) de la prison de Fleury-Mérogis. Ça, c'est la version officielle, à laquelle ne crurent ni la presse de gauche de l'époque (dont *Libération*, vent debout, qui en fit un martyr), ni ses codétenus, lesquels, fait rare, signèrent, peu après, un appel, où ils accusent les « matons », un en particulier, d'avoir tué Sulak, « lapidé de coups ». Ni la famille bien sûr. L'une des sœurs cadettes de Bruno, Pauline Belmihoub, née Sulak, a publié pas moins de deux livres sur son frère, en forme de réquisitoire : l'un paru aux éditions Carrère, à chaud, dès 1985, et préfacé par le commissaire Georges Moréas, ex-patron de l'OCPRB, qui avait passé des années à pourchasser Sulak, et avait fini par éprouver pour lui de l'estime et même une sorte d'amitié ; l'autre, *Bruno Sulak, l'ami public* numéro 1, paru chez

OPALE/JULLIARD



Mélanges en 2007. C'est à partir de ces ouvrages, des témoignages des survivants et d'une enquête méticuleuse que Philippe Jaenada s'est lancé dans ce biopic romanesque, touffu, ramifié, et destiné à emporter la conviction du lecteur que Sulak a été tabassé à mort.

Sulak était un voyou, de ceux qui, depuis toujours, fascinent l'opinion et les artistes : Mandrin, Billy the Kid, Bonnie and Clyde, la bande à Bonnot, ou, plus près de nous, Mesrine ou Roberto Succo. Mais contrairement à eux, Sulak n'a jamais tué personne. C'était une sorte de « bandit d'honneur », brillant, fascinant, un garçon beau et intelligent (qui fera de brillantes études et se mettra à écrire en prison, comme d'autres), victime de ses mauvaises fréquentations, et aussi de la fatalité. Alors que, comme papa en son temps, il était prêt à rempiler dans la Légion

étrangère, basée à Calvi, avec laquelle il s'était illustré à Djibouti, en Somalie, et dans le saut en parachute, sa spécialité, une permission prise sans autorisation pour rendre visite à sa famille, à Marseille, fait tout basculer. Lorsqu'il veut revenir à la caserne, Sulak apprend que son régiment est parti en mission, sauter sur Kolwezi ! Le voici considéré comme déserteur, recherché, arrêté, emprisonné. C'est le début de la longue dérive d'un hors-la-loi, chef d'une bande de fidèles, dont Novika (alias Steve) et Drago, deux « Yougos » serbes redoutables.

En totale empathie, Philippe Jaenada s'est approprié son sujet, et octroyé un certain nombre de libertés. Souvent, il prend la parole, digresse et feint de s'en excuser, alors qu'on adore ça : « (ce n'est pas votre problème, bien sûr, mais si je peux m'autoriser une petite jérémiade (il est 4 h 40 du matin, j'ai la gueule de bois depuis deux jours, j'ai fumé un paquet de cigarettes depuis le début de la nuit [...]), raconter la vie de Bruno Sulak, ce n'est pas commode) ». Ce qu'on préfère presque, dans ce livre, ce sont les parenthèses, comme de savoureuses didascalies.

J.-C. P.

Philippe Jaenada

Sulak

JULLIARD

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; NC

ISBN : 978-2-260-02059-2

SORTIE : 26 AOÛT



9 782260 020592

21 AOÛT > ROMAN France

La vérité si je mens

Un roman noir où Sacha Sperling tue Sacha Sperling.



Dès les premières lignes de *J'ai perdu tout ce que j'aimais*, titre emprunté à Alain Souchon et bien en situation, nous voici prévenus : « Je serai mort à la fin de ce livre. » Et en effet, à la fin, le narrateur tient parole. Mais de quel Sacha Sperling s'agit-il, sachant que ce nom est le pseudonyme choisi par un tout jeune écrivain, 19 ans à l'époque, pour échapper au poids d'une hérédité assez pesante, apparemment, du côté du cinéma. Le Sacha qui meurt ne serait-il pas la « petite vedette littéraire » grisée par le succès stupéfiant de son premier roman (*Mes illusions donnent sur la cour*, paru chez Fayard en 2009) et meurtrie par l'insuccès de son deuxième, *Les cœurs en skaï mauve* (Fayard toujours, en 2011), sort que, selon nous, il ne méritait pas.

« Je voulais tout vivre, tout écrire », confie le narrateur, qui ne parvient pas bien à distinguer la réalité de la fiction, oscillant sans cesse entre le « moi » et le « lui », le je et l'autre. Un peu avant l'issue fatale, Sam, un dealer black devenu son seul ami, son unique confident, mais aussi son

mauvais génie manipulateur, lui assène : « Tu veux sérieusement être un écrivain pédé toute ta vie ? » Du coup, ce Sacha-là n'écrit plus. L'autre, le vrai, est toujours bien vivant, et il raconte cette histoire, « entre gris clair et gris foncé » (merci Goldman), dans un troisième roman qui flirte avec l'autofiction, plus mûr que les précédents. Sacha Sperling a maintenant 23 ans, et il a vécu très tôt pas mal d'expériences extrêmes. De retour de Los Angeles, où il a tenté durant plus d'un an d'oublier le bide des *Cœurs en skaï mauve*, où il a rompu avec Jane, son premier amour, et où, somme toute, il s'est enquiné, Sacha voit réapparaître progressivement tout son entourage parisien, celui qu'il avait croqué dans *Mes illusions donnent sur la cour*. Une bande de « poulets d'élevage », garçons et filles friqués des beaux quartiers, qui ne vivent que pour Deauville et les Rolex, bricolent dans le cinéma, se saoulent et se défoncent dans des « fêtes » pathétiques, traînant partout leur vide abyssal. Ils s'appellent Flora, Jane (un temps réapparue), Violette, Inès ou Quentin (son meilleur copain d'enfance dont Sacha apprendra les turpitudes

CHRISTINE TANALET-FAYARD



Sacha Sperling

de proxénète en herbe) ... Il les revoit, les fréquente, et s'aperçoit vite qu'il n'a rien à leur dire. Le seul qui a disparu, c'est Augustin, son amoureux dans *Mes illusions*... D'ailleurs, Sacha ne parle guère. Il fait semblant d'agir comme les autres. Jusqu'au jour où, dans une réception bizarre inspirée du *Grand Meaulnes*, la coke en plus, il rencontre Mona, une fille différente, mystérieuse, provocante, dont il s'éprend illico. Après quelques mois

d'un amour fou fait d'extravagances adolescentes, où toute sa vie tourne autour de la jeune fille, il va se trouver emporté dans un piège qui le dépasse, et où il risque sa peau.

De roman psychologique cathartique, le livre bascule dans le thriller, et le lecteur aussi, emporté par l'originalité et le talent d'un écrivain authentique qui a peut-être enfin exorcisé ses démons.

J.-C. P.

Sacha Sperling

J'ai perdu tout ce que j'aimais

FAYARD

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 448 P.

ISBN : 978-2-213-67816-0

SORTIE : 21 AOÛT



9 782213 678160

22 AOÛT > ROMAN France

Danse avec les requins

Les amours volcaniques et bouillonneuses d'un journaliste-écrivain et d'une photographe.



Elle était jeune, belle, talentueuse, en colère, extrême. « Une grenade vivante, dégoupillée », dit d'elle César, son mari, le narrateur, qui l'a passionnément aimée. O ironie, elle se prénommait Paz. Elle était originaire de Gijón, dans les Asturies, citée ouvrière martyrisée par les nazis, durant la guerre d'Espagne, avec les bombes « économisées » à Guernica. Elle parlait français avec un accent espagnol prononcé. Elle était une photographe célèbre, rendant compte d'un monde barbare, celui des hommes, à qui elle préférait de loin la compagnie des requins, avec qui elle nageait en secret dans le Golfe. Et justement, c'est sur une plage de cette Arabie qu'on appelait autrefois « heureuse », que vient d'être retrouvé son corps sans vie, nu. Le mari est invité à se rendre sur place, afin de l'identifier. Une fois le choc passé, il entreprend, en mémorialiste, le récit de leur histoire, s'adressant à leur fils, Hector, conçu un soir d'orage à Venise, dans le ventre d'une baleine, œuvre du sculpteur Loris Gréaud, et à l'insu de Paz. Elle ne voulait pas d'enfant, leur préférant les squales, et avait dit cruellement à César : « Tu seras un mauvais père. » C'était faux, et il est passé outre. Mais c'est

à partir de là que leur couple a pris l'eau, qu'est venu le temps du désamour, et que Paz, au moment même où son travail recevait une reconnaissance internationale, s'est sentie étouffer. Elle a pris la tangente, rejoignant à Abu Nawas le requin Nour, qu'elle avait « adopté », ainsi qu'un certain Marin, moniteur de plongée, dont César sera féroce jaloux. Tout ceci, il le découvrira après coup, au cours de l'enquête minutieuse qu'il mène sur Paz, sa femme, mais aussi une femme qu'il ne connaissait pas réellement, et les circonstances de sa mort. Auparavant, ils ont vécu deux ans de bonheur, à sillonner la planète, de festival en hôtel de rêve et haut lieu culturel – César est responsable culture dans un grand hebdomadaire parisien –, préparant un ouvrage commun consacré



au déclin de l'Occident, qui devait s'appeler *Le livre de ce qui va disparaître*. Cela faisait six ans, depuis *Birmane* et son prix Interallié (Plon, 2007), que **Christophe Ono-dit-Biot** n'avait pas publié de roman. Il a pris son temps, vécu des expériences fondamentales, comme la paternité, et acquis de la maturité. *Plonger* est un livre plus maîtrisé que ses précédents, plus grave. Plus ambitieux aussi. Par-delà l'intrigue et les personnages, nourris d'éléments autobiographiques, le projet est plus global : tenter de décrire le monde contemporain, dans toute sa violence. César, par exemple, est hanté par les catastrophes, le tsunami de 2004 en Asie, le terrorisme islamiste, la guerre civile qui fait rage en Syrie depuis plus de deux ans. En dépit de sa brillante réussite professionnelle, c'est un bobo occidental mal dans sa peau, mal dans son époque et totalement pessimiste quant à l'avenir. Comme Paz, le lecteur étouffe parfois en cours de route, débordé sous les voyages, les références, le name-dropping. Il apprécie la performance de l'écrivain adulte, tout en conservant une pointe de nostalgie pour ses « royaumes farfelus » d'avant.

J.-C. P.

Christophe Ono-dit-Biot

Plonger

GALLIMARD

TIRAGE : 30 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 448 P.

ISBN : 978-2-07-013427-4

SORTIE : 22 AOÛT



9 782070 134274

14 AOÛT > ROMAN France

Ogres de vie

Hugo Boris imagine un roman en triptyque où Danton, Victor Hugo et Winston Churchill se donnent tour à tour le relais pour illustrer une résistance hors norme face à la mort.



Il y a des têtes qui ne s'oublient pas, portraiturées ou photographiées. L'image de ces hommes véhicule au-delà de la mort et des siècles toute la vigueur qui anima leur vie. Large face camuse au menton obstiné, haut front pensif et barbe chenue, visage de bulldog au regard perçant... Danton, Hugo, Churchill, trois hommes que l'auteur de ce roman en triptyque relie entre eux du fil rouge sang d'une énergie à toute épreuve. Fil que la troisième Parque, l'Inévitable, s'est évertuée à plusieurs reprises à couper... Pour le révolutionnaire comme le poète romantique, c'est dès le commencement que la mort jette son dévolu. La sage-femme prédit à la mère d'Hugo qu'il ne survivra pas ; quant à Danton, à peine sait-il mettre un pas devant l'autre qu'il manque se faire piétiner par une vache... L'enfant aura la figure

écrasée, mais le futur homme fort de la Révolution française possédera également une détermination de taureau, un peu comme si, en s'attaquant à lui, le bovidé lui avait transmis ses vertus. Le descendant du duc de Marlborough, Winston Churchill, pour sa part, est un va-t-en-guerre comme son ancêtre qui défait les armées de Louis XIV à la bataille de Blenheim. La guerre, c'est tour à tour la pulsion de mort, le perpétuel défi lancé au trépas, le combat sans fin pour terrasser l'ombre afin qu'émerge la lumière. Chez le Premier ministre britannique et héros de la résistance contre les nazis, la lutte est bien plus intérieure et c'est autant les forces de l'Axe que son « black dog », comme il la nomme, cette récurrente mélancolie qu'il souhaite vaincre. Le maniaque-dépressif qui tente d'éloigner cette chienne de déprime par le cigare et le scotch est hanté par une tout autre mort, celle qui se niche dans l'âme, cette blessure d'enfance dont aucune victoire ne saurait avoir cure, le sentiment d'avoir été abandonné par des parents enivrés par le monde... Hugo Boris, qui aime les situations singulières – son très remarqué *Je n'ai pas dansé depuis long-*

temps (Belfond, 2010) était la relation de voyage spatial d'un cosmonaute soviétique en apesanteur –, signe un roman à la fois classique dans sa langue et imaginaire dans son récit. L'auteur des *Misérables* écrit sur Danton et sur l'ancêtre de Churchill, Churchill lit Hugo et se promène à l'Odéon où se trouve la statue de Danton érigée pour le centenaire de la Révolution et dont la souscription avait été soutenue par Hugo. Si on peut trouver quelque artifice dans la manière de faire ricocher le thème de la résistance face à la mort dans les trois récits, on est en revanche touché par certaines scènes : le jeune Winston jouant aux petits soldats. Ou encore, Hugo et sa maîtresse Juliette Drouet, houspillés par la foule qui caillasse leur diligence :

« Lorsqu'elle a repris ses esprits, elle trouve que Victor lui étrangement. Voilà son géant qui pleure des diamants. La lune tremble sur ses genoux. Il n'a pas eu la force de se débarrasser des éclats de verre éparpillés. »

SEAN J. ROSE

Hugo Boris

Trois grands fauves

BELFOND

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-7144-5444-7

SORTIE : 14 AOÛT



9 782714 454447

22 AOÛT > 1^{er} ROMAN France

Rêves cousus



Confirant que les premiers romans ne sont pas tous fatalement autobiographiques, la tout juste quadragénaire **Sophie Van der Linden** — spécialiste de la littérature pour la jeunesse, précise son éditrice Pascale

Gautier chez Buchet-Chastel —, est allée très loin chercher son héroïne. Elle donne la parole à une jeune Chinoise de 17 ans, ouvrière dans une usine de confection. Mei vient de la campagne, d'une famille paysanne qui a envoyé le fils à l'université. Elle partage le quotidien éreintant et le dortoir avec onze autres petites mains de l'atelier, soumises au même rythme et promises au même horizon bouché. Le soir, elle lit parfois à ses camarades de chambre le seul livre qu'elle possède, donnée par sa grand-mère. Et surtout, elle rêve, la nuit, de « Dévaler la pente, en fuite, urgemment », a des visions de « nuque chaude, palpitante », de « grain de peau mordoré »...

« Votre ardeur au travail vous offre le meilleur des consentements », proclament les slogans renouvelés

régulièrement sur les murs de l'atelier où cette petite esclave contemporaine, « couchée à une heure du matin, levée à six », s'épuise à coudre des chemises et des tee-shirts pour des clients lointains dans



Sophie Van der Linden

des cadences de machines... Mais le roman n'est pas seulement centré sur cette dénonciation : à la première personne, l'oppression s'incarne, se singularise, prend la voix simple, naïve, à l'exaltation encore enfantine d'une adolescente pleine de colère et de désir qui cherche à fabriquer son monde. Un jour, après l'esquisse d'un mouvement de rébellion de la part de Mei, le contremaître perd la face et quitte l'usine. Bientôt remplacé par un autre — « notre nouveau tyran ». Mais la jeune fille paie son insolence en voyant sa paye supprimée, et avec elle la possibilité d'aller passer les quatre jours des fêtes de fin d'année avec ses parents qu'elle n'a pas revus depuis deux ans. Dans la fabrique-prison désertée, pendant quelques heures, la captive connaît la fièvre de la liberté.

Sophie Van der Linden

La fabrique du monde

BUCHET-CHASTEL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 13 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-283-02647-2

SORTIE : 22 AOÛT



V. R.

21 AOÛT > ROMAN France

Disparitions

Le nouveau roman de **Thomas B. Reverdy** entrelace les histoires et invite à voyager au Japon.



Pour ses débuts chez Flammarion après trois romans publiés au Seuil, Thomas B. Reverdy signe *Les évaporés*. Un « roman japonais », écrit « à la villa Kujoyama, à Kyoto, un an après la catastrophe naturelle du Tohoku et la catastrophe nucléaire de Fukushima ». L'auteur de *La montée des eaux* (2003, repris en Points) y entrelace les histoires. Détective privé et poète qui évoque fortement un certain Brautigan, Richard B. s'apprête à quitter la Californie pour se rendre au Japon grâce à un vol de onze heures et vingt-deux minutes. Cet homme d'habitudes, passionné par les probabilités, n'aime pourtant pas les voyages. Il accompagne Yukiko : la femme qui, un an plus tôt, l'a laissé « au bord du gouffre, en tout cas du caniveau », mais dont il est en train de retomber amoureux.

Celle-ci n'est pas rentrée dans son pays natal depuis quinze ans. Richard, elle l'a rencontré quand elle travaillait comme serveuse au restaurant Cho-Cho sur Keary Street dont il était un client assidu. Parallèlement, le lecteur suit

également les trajectoires de deux autres personnages. Le premier, Kazehiro, laisse un jour ses clés, son téléphone et son portefeuille. Il quitte son domicile et son épouse, emportant trois cartons et une valise.

« Kaze » se trouve être le père de Yukiko. Il y a peu, son patron l'a invité dans le bar où il emmène régulièrement ses clients importants et lui a expliqué qu'il allait devoir se séparer de lui. Kaze a alors choisi de disparaître, de s'évaporer. Kasumi, son épouse qui a vécu trente-cinq ans avec lui, dira ensuite à leur fille qu'elle pense au fond ne pas le connaître. Le second protagoniste de l'affaire, Kaze va le croiser sur sa route. Il se nomme Akainu et a 14 ans. Le pauvre a vu ce qu'il n'aurait pas dû voir dans l'établissement de Koba lorsqu'il y a surpris quatre types costauds et tatoués poignarder le patron des lieux...

Thomas B. Reverdy invite au voyage et à l'aventure dans un Japon entre modernité et tradition. Un Japon où l'on chemine volontiers aux côtés de personnages tous en fuite ou en reconstruction à leur manière.

AL. F.

Thomas B. Reverdy

Les évaporés

FLAMMARION

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 304 P.

ISBN : 979-2-08-130705-6

SORTIE : 21 AOÛT



9 789792 081305

22 AOÛT > ROMAN Italie

La compagnie Charlie

Révéle avec *La solitude des nombres premiers*, **Paolo Giordano** confirme ses talents de romancier dans *Le corps humain*.



Traduit en France au Seuil en 2009 (et repris en Points), *La solitude des nombres premiers* a imposé le nom de Paolo Giordano. Après un premier roman devenu un best-seller international et adapté au cinéma par Saverio Costanzo, c'est peu de dire que celui-ci était attendu au tournant.

Le Transalpin a choisi de changer de registre. De se pencher à son tour sur un sujet qui a fait les belles heures de la littérature italienne, du *Désert des Tartares* de Dino Buzzati à *S'agapo* de Renzo Biasion (La Fosse aux ours, 2008). *Le corps humain* raconte une mission dans une vallée d'Afghanistan, au milieu du désert et d'un cercle d'engins blindés.

Les héros de Giordano ont fait partie de la compagnie Charlie. Tels le colonel Ballesio, le lieutenant Egitto ou l'adjudant Antonio René qui a ensuite quitté l'armée et travaille comme chef de salle dans un restaurant à Oderzo et dit qu'il faut faire aller, aller de l'avant. Avant de se retrouver en Afghanistan, René était déjà parti au Kosovo et au Liban à deux reprises. Autour de lui, on trouvait le capitaine Masiero ; le caporal-chef

Ietri qui, à 20 ans, habitait encore avec sa mère. Le colonel Ballesio aime la bière, même quand elle est chaude, et soutient que *Le Petit Prince* est « un truc pour pédés ». C'est lui encore qui déclare : « Nous aimons jouer avec les armes et, de préférence, les utiliser. » Le caporal-chef de première classe Angelo Torsu s'est abonné à « une connexion satellitaire qui lui coûte les yeux de la tête et suscite la jalousie de ses compagnons d'armes ». Et ce afin de communiquer avec une petite amie virtuelle qu'il n'a jamais vue ! Le médecin de la troupe, Alessandro Egitto, prend des antidépresseurs. Quant à Abib, l'interprète, il fournit un haschich de première qualité.

Tous doivent composer avec le sable et la poussière, les frictions qui surviennent entre les uns et les autres, les maladies et la menace extérieure... Plus impressionnant encore que *La solitude des nombres premiers*, *Le corps humain* confirme le talent narratif et le sens de la psychologie d'un jeune auteur en pleine possession de ses moyens.

AL. F.

Paolo Giordano

Le corps humain

SEUIL

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR NATHALIE BAUER

TIRAGE : 25 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 420 P.

ISBN : 978-2-02-110587-2

SORTIE : 22 AOÛT



9 782021 105872

29 AOÛT > NOUVELLES Etats-Unis

Yunior et les femmes

Prix Pulitzer pour *La brève et merveilleuse vie d'Oscar Wao*, Junot Díaz revient avec un recueil de nouvelles.



Avant de publier l'épatant roman qui lui a valu de recevoir le prix Pulitzer, *La brève et merveilleuse vie d'Oscar Wao* (Plon 2009, repris en 10/18), Junot Díaz avait déjà fait parler de lui avec un recueil de nouvelles plus que prometteur.

D'abord traduit en 1998 dans la collection « Feux croisés » de Plon sous le titre *Comment sortir une Latina, une Black, une blonde ou une métisse*, et repris ensuite en 10/18 sous le titre *Los boys*, celui-ci imposait la voix et la plume du natif de Saint-Domingue.

Díaz revient à ses premiers amours avec un corrosif *Guide du loser amoureux*. Le narrateur des nouvelles (d'abord parues pour la plupart dans le *New Yorker*) est souvent un Dominicain prénommé Yunior. Dans *Le soleil, la lune, les étoiles*, il affirme ne pas être un sale type, mais être comme tout le monde. Soit « faible et plein de vices cachés » mais avec un bon fond. Monsieur s'est remis avec Magda, Cubaine têtue et vrai moulin à paroles, après l'avoir trompée avec

Cassandra. Un voyage à Saint-Domingue, sous le soleil et dans un luxueux complexe hôtelier, devait leur permettre de repartir d'un meilleur pied. Sauf que Magda lui explique rapidement qu'elle a besoin d'air... Dans « Nilda », voici ensuite un Yunior de 14 ans avec un « *QI à tout casser* ». L'adolescent lorgne la petite amie de son frère aîné : Nilda. Une Dominicaine avec « *des cheveux super longs, comme ces filles pentecôtistes, et une poitrine incroyable – de classe internationale* »... Suivons-le aussi dans sa relation compliquée avec Alma, petite amie « *aussi gracieuse qu'un roseau* », fan de Sonic Youth et de BD.

Comme toujours chez Junot Díaz, on est ici frappé par la vitalité de sa prose. Par sa musique et ses audaces. Le New-Yorkais d'adoption a plus que jamais affûté son mordant, son réalisme et sa manière d'ajouter une certaine cruauté dans la description implacable de ses protagonistes. AL. F.

Junot Díaz

Guide du loser amoureux

PLON

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR STÉPHANE ROQUES

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 204 P.

ISBN : 978-2-259-21931-0

SORTIE : 29 AOÛT



4 SEPTEMBRE > ESSAI Suisse

Les indices de l'indicible

A la suite d'un accident d'autocar où périrent 22 enfants, Matthieu Mégevand mène une enquête sur la nature du mal et l'impuissance des mots à l'expliquer.



On dit « bête comme ses pieds », on devrait plutôt dire « stupide comme la mort ». L'absurde mort qui frappe et rend coi, interdit devant la béance du deuil. 13 mars 2013 à Sierre, en Suisse, accident d'autocar : 28 morts, dont 22 enfants.

Matthieu Mégevand, comme tout le monde face à la tragédie, veut comprendre. Le chauffeur avait-il bu ? N'avait-il pas assez dormi la veille ? Apparemment non. Agé de 34 ans, il était apprécié par son entreprise et ses collègues. L'auteur des *Deux aveugles de Jéricho* (L'Age d'homme, 2011) retrace les ultimes gestes de Geert Michiels. « *Celui-ci [...] démarre et accélère jusqu'à 98 km/h en soixante-huit secondes, puis continue jusqu'à 105 km/h pendant treize secondes [...]. Trente-six secondes plus tard, il heurte le côté droit de la bordure et se fracasse contre le mur en béton de la niche de secours. Il n'aura roulé que 2 222 mètres en exactement deux minutes.* » La froideur des faits ne pallie pas la douleur de la perte. La vérité crue est d'autant plus scandaleuse que rien n'explique cet accident. Toutes les précautions avaient beau avoir été prises, le drame eut lieu, et les experts en sécurité routière n'offrent nulle consolation : « *A partir d'un certain moment, il n'y a strictement rien à faire du point de*



vue de la sécurité ; le corps humain est le maillon faible, c'est tout. » Aucune logique ne saurait éluder l'aporie du passage de l'être au néant, le verbe est impuissant. Ce qui s'est passé à Sierre est qualifié d'« *innommable* », de « *sans mots* »... Pourtant l'écrivain décide de mener l'enquête, par le biais métaphysique. Auprès d'un philosophe du langage, tendance philosophie analytique, il obtient une réponse dont la sécheresse est désespérante : « *Entre naissance et mort, on peut avoir du bon temps et du mauvais temps, mais il n'y a aucun mal dans le monde. Ni aucun bien d'ailleurs.* » Mais l'homme de lettres, donc des mots, ne s'avoue pas vaincu. Mégevand poursuit ses lectures : Wittgenstein, Hannah Arendt, Quignard..., et par ses tâtonnements esquisse sa propre « réponse à Job », une réflexion sensible sur la nature du mal. S. J. R.

Matthieu Mégevand

Ce qu'il reste des mots

FAYARD

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 210 P.

ISBN : 978-2-213-67799-6

SORTIE : 4 SEPTEMBRE



28 AOÛT > BD France

In vino veritas

Délaissant ses héroïnes fétiches, et notamment la belle aventurière Jeanne Picquigny, voici **Fred Bernard** les pieds dans la vigne et la tête dans les souvenirs d'enfance. L'auteur de *La tendresse des crocodiles*, de *L'ivresse du poulpe* ou de *La patience du tigre*, chez Casterman, change radicalement de registre. Par son sujet, son nouvel album évoque le best-seller d'Etienne Davodeau, *Les ignorants* (Futuropolis, 2011). Mais là où Davodeau avait fait une force de sa méconnaissance des métiers de la vigne, auxquels il initiait ses lecteurs au rythme où il les découvrait lui-même, en Anjou, Fred Bernard est tombé dans le vignoble quand il était petit, en Bourgogne où son grand-père et son arrière-grand-père étaient vignerons. Il s'appuie sur cette expérience intime pour agréger de multiples anecdotes et composer une ode atypique, personnelle et chaleureuse au vin. Des conversations avec son grand-père, nonagénaire pittoresque, raisonnablement bourru mais aussi mélomane, constituent le fil conducteur de l'album. Fred Bernard, qui a



adopté pour l'occasion un style moins léché et un trait plus spontané, faisant plus de place au texte, variant la structure de ses planches en fonction du propos et introduisant la couleur, retrace des promenades émouvantes dans le vignoble de Savigny-lès-Beaune. On y apprend que l'ancêtre a ingurgité au cours de sa vie quelque 40 000 bouteilles « *sans compter les apéros* », ou les origines du crémant de Bourgogne. Mais d'autres histoires et souvenirs personnels viennent s'intercaler, ainsi que quelques photos et des extraits d'un texte original de l'écrivain et journaliste italien Edmondo De Amicis (1846-1908) sur « *les effets psychologiques du vin* ». Ils contribuent à faire de ces chroniques un ensemble plein de sensibilité et d'humour.

FABRICE PIAULT

Fred Bernard

Chroniques de la vigne, conversations avec mon grand-père

GLÉNAT

TIRAGE : NC

PRIX : 19,50 EUROS ;

ENVIRON 160 P. COUL.

ISBN : 978-2-7234-9287-4

SORTIE : 28 AOÛT



28 AOÛT > PHILOSOPHIE France

Bonjour tristesse

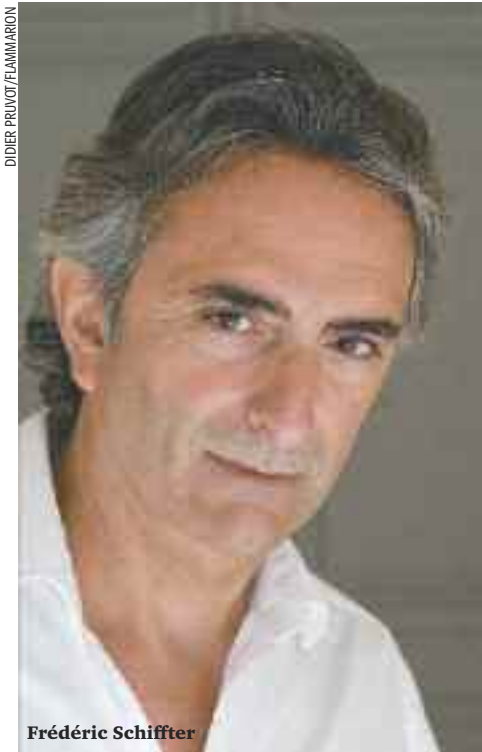
Frédéric Schiffter tire le portrait des grands atrabillaires de sa bibliothèque morose.



La vie, c'est mortel. Chacun est d'accord, mais tout dépend de la manière de le dire, de la ponctuation. Frédéric Schiffter a choisi depuis longtemps déjà les points de suspension. Depuis la mort précoce de son père, depuis ces lectures de « chat de librairie » plutôt que de rat de bibliothèque, depuis qu'il aime et enseigne la philosophie du côté de Biarritz comme un art d'échouer brillamment.

On retrouve dans ses exercices d'admiration la justesse du trait. Le bon portraitiste, c'est d'abord celui qui se représente le mieux, en creux, par effet miroir, comme un clin d'œil. Philosophe et surfeur, professeur de tristesse et amateur de flemme, Frédéric Schiffter nous présente les auteurs avec lesquels il a tissé des plaisirs intellectuels, cafardeux et durables : Socrate, L'Ecclésiaste, La Rochefoucauld, Mme Du Deffand, Hérault de Séchelles, Cioran, Albert Caraco, Nicolás Gómez Dávila, Henri Roorda ou Roland Jaccard, le seul vivant de ces tristes voluptueux, son grand frère en nihilisme. Dans ce *Charme des penseurs tristes*, il rapporte l'échange assez vif entre Albert Camus et Cioran chez Gallimard, au moment de la parution du *Précis de décomposition* en 1949.

« Il est bien votre livre ; mais pour le prochain tâchez de revenir dans le circuit des idées. – Cher Monsieur, allez vous faire foutre avec votre culture



d'instituteur ! » Tout est dit. Pour Cioran comme pour Schiffter, la joie n'appartient pas au domaine de la sagesse. D'où cette empathie pour ces métaphysiciens déprimants, ces moralistes abattus, ces raisonneurs maussades, ces joueurs de spleen ou ce monsieur Hulot neurasthénique, Albert Caraco, qui « gardait la chambre comme

on dit d'un soldat qu'il garde une position ». Comme Schiffter lui-même qui avoue être souvent « embastillé volontairement » chez lui dans sa bibliothèque morose.

Bien sûr, derrière le désespoir, l'humour n'est jamais loin et ce Grévin de la mélancolie donne de sérieuses envies de lectures, tant Frédéric Schiffter se montre à l'aise avec cette « aristocratie transhistorique de l'ennui ». La liste de ses propres essais suffit à révéler son monde : *Pensées d'un philosophe sous Prozac*, *Traité du cafard*, *Le bluff éthique*, *Délectations moroses* ou *Philosophie sentimentale*. « J'ai derrière moi un demi-siècle de tristesse, ce qui représente une honnête carrière de philosophe sentimental. » A la mode des professeurs de vie heureuse et des théoriciens de la consolation, il oppose sa philosophie de la désolation façonnée par le chagrin.

Mais pourquoi ce besoin de tristesse puisque « les penseurs tristes ne nous guérissent pas de l'inconfort d'être nés » ? Parce que c'est en n'étant pas dupe de ce qu'on n'est pas qu'on parvient à devenir soi-même. C'est

aussi pour Schiffter une façon de camoufler ses larmes dans ce Biarritz qui demeure pour lui un « orphelinat balnéaire ». Un jour peut-être il écrira un livre sur ce père si terriblement absent. Et ce ne sera pas un triste livre.

LAURENT LEMIRE

Frédéric Schiffter

Le charme des penseurs tristes

FLAMMARION

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 17 EUROS / 172 P.

ISBN : 978-2-08-13104-4

SORTIE : 28 AOÛT



9 782081 310445

29 AOÛT > HISTOIRE France

Le savant qui tombe à pic

Bernard Quilliet exhume la vie de Lacépède, qui rallia les savants à Napoléon.



Les Parisiens connaissent le nom de la rue, mais plus le personnage qu'elle honore. Lacépède fut un savant, pas très grand, mais très oublié. Chateaubriand avait exécuté cet « historien des reptiles » dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, et le *Dictionnaire des girouettes* (1815) lui consacra une notice peu amène.

Alors pourquoi consacrer un livre à Bernard-Germain-Etienne de La Ville-sur-Ilлон, comte de Lacépède (1756-1825) ? Pour sortir de l'ombre un personnage qui ne méritait pas tant de ténèbres. Grand chancelier de la Légion d'honneur, ministre d'Etat en 1804, pair de France, l'auteur de l'*Histoire naturelle des poissons* savait nager dans les eaux politiques. Ce franc-maçon était un modéré en tout, un centriste radical qui ferait passer le Modem ou l'UDI pour des repaires d'anarchistes. Mais il ne fut pas que cela. Bernard Quilliet est allé à la recherche de cet

homme, qui fut illustre et dont on sait peu de choses. La biographie qu'il en tire, conventionnelle dans sa forme et avec moult citations, a le mérite de nous en dire un peu plus sur celui qui fut « le plus historien des naturalistes et le plus naturaliste des historiens ». Napoléon le couvrit d'honneur pour qu'il rallie à lui les savants de son temps. Pour cela, il lui fallait un homme brillant, mais surtout tranquille. Bernard Quilliet est venu à Lacépède par la musique, comme Lacépède est devenu naturaliste par la musique. C'est la culture musicale qui lui ouvrit les voies de la science. Il commença donc par étudier la musique avec Gluck pour finir par les reptiles et les poissons au Muséum. Pour le reste, il fut un peu de tout. Physicien, chimiste, minéralogiste, géologue, paléontologue, zoologue, géographe, et même littérateur plutôt qu'écrivain. Difficile en effet de nous convaincre de relire une mièvrerie comme *Ellival et Caroline*. ... Couvert de gloire, Lacépède meurt de la variole après avoir serré la main du docteur Duméril, qui avait ce soir-là négligé de se désinfecter après avoir soigné des malades.

Professeur émérite à l'université de Paris-8, Bernard Quilliet est l'auteur de nombreux ouvrages historiques, essentiellement publiés chez Fayard : *Louis XII* (1986), *Le paysage retrouvé* (1991), *Guillaume le Taciturne* (1994), *La France du beau XVI^e siècle* (1998), *La tradition humaniste* (2002), et une biographie de Christine de Suède (2003). Il emploie tout son talent pour redonner sa place à celui qui ne fut certes ni Buffon ni Lavoisier, mais un homme dispersé dans une forme d'universalité, incarnant à sa façon la suite du rêve encyclopédique. Ni découvreur, ni créateur, Lacépède illustre le désir de connaissance d'une époque de conquête où la bataille passait aussi par celle du savoir. A ce titre, ce notable inconnu méritait bien cette première grande biographie.

L. L.

Bernard Quilliet

Lacépède, le savant de Napoléon

TALLANDIER

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 29,90 EUROS / 512 P.

ISBN : 979-10-210-0114-5

SORTIE : 29 AOÛT



9 789791 021005